

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

M. PAUL GUIRAUD

PAR

M. PIERRE DE LA GORCE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 11 février 1911



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 36

M D CCCC XI

INSTITUT.
1911. — 3.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165458

NOTICE
SUR LA VIE ET LES ŒUVRES
DE
M. PAUL GUIRAUD

PAR
M. PIERRE DE LA GORCE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 11 février 1911

MESSIEURS,

M. Guiraud n'est entré dans vos rangs que pour mourir, et la joie de le recevoir s'est presque confondue avec le regret de le perdre. Un si court passage parmi vous n'a permis ni ces longues familiarités d'où naît l'habitude, ni ces échanges d'idées qui créent ou affermissent la confiance, ni ces rapprochements de l'esprit et du cœur qui fortifient l'estime et souvent engendrent l'amitié. L'Université à laquelle votre confrère a consacré toute sa vie l'a seule bien connu; à elle seule il s'est révélé tout entier; seule, elle peut tracer de lui une vivante

image et, sans crainte de lacune ou d'erreur, dire tout ce qu'il fut.

Si l'homme nous échappe, — au moins en partie — l'œuvre nous reste. Celui qui ne fut ici que l'hôte d'un jour se survit par ses livres. C'est pour ses livres que vous avez appelé M. Guiraud dans votre Compagnie. Parler de ses livres, c'est lui rendre le meilleur témoignage, celui qui le toucherait le plus s'il pouvait encore exprimer un vœu.

Aussi bien la vie de votre confrère tient tout entière en ses écrits. Sa carrière fut unie, laborieuse, austère, en un mot de celles qui rendent courte la tâche du biographe. Paul Guiraud naquit le 15 janvier 1850 à Cenne, petit village de l'Aude. Son père était instituteur. L'enfant commença ses études au petit séminaire, les poursuivit au collège de Revel, puis au lycée de Carcassonne. Ses succès classiques furent remarquables : il eut en troisième onze prix et en seconde douze. De là un grand éveil de la fierté paternelle. Que le jeune Guiraud, fils de maître d'école, aspirât au rang de professeur de collège, c'était l'ascension proportionnée, l'étape sociale régulière. Qu'il s'élevât jusqu'à une chaire de lycée, ce serait déjà une visée plus hardie. M. Guiraud père souhaita davantage. Au fond de sa province, il avait ouï parler d'une école fameuse d'où étaient sortis beaucoup d'hommes considérables ou illustres, les uns fixés dans l'enseignement, les autres ayant porté ailleurs leur activité. C'est vers l'École normale supérieure qu'il rêva de diriger son fils. Pour un tel dessein les obstacles étaient grands : il y avait surtout la pénurie de ressources. Le

père ne se découragea point : « Travailler pour le premier-né de mes enfants, disait-il, le faire arriver, fût-ce au prix des plus durs sacrifices, le plus vite et le plus haut possible, c'est élever la famille tout entière. » Ainsi raisonnait-il, pratiquant à sa manière le droit d'aînesse, et comptant avec confiance que son fils acquitterait en surplus de bienfaits vis-à-vis de ses frères et sœurs ce qu'il aurait reçu lui-même en surplus d'assistance.

Donc, à l'automne de 1864, l'adolescent partit pour Paris, afin d'y suivre les cours du lycée Charlemagne. Dès lors le père n'eut plus qu'une pensée : l'admission à l'École normale. Impatiemment il attendait les courriers, suppûtait les places, et à travers les bulletins s'épuisait à discerner les chances défavorables ou propices. Entre temps on vendait pièce à pièce le petit bien héréditaire, tantôt un quartier de pré, tantôt un lopin de vigne. Au foyer familial, il y eut des découragements, et même un jour, vers le commencement de 1867, une très vive alerte. C'est qu'on venait de recevoir du jeune collégien une lettre assez déconcertante : il mandait au village qu'il avait été au théâtre, qu'il avait vu jouer *Faust*, qu'il en avait été transporté, et qu'ayant reconnu sa vraie vocation, il avait résolu de se faire chanteur. Le pauvre père laissa tomber le papier, puis le ressaisit avec un reste d'espoir, croyant avoir mal lu. Vous savez quelle signification désastreuse le mot d'artiste a dans l'esprit d'un paysan. Un artiste vétérinaire, passe encore, mais les autres ! Cependant, en homme de sens droit, M. Guiraud père comprit que combattre violemment l'inclination, ce serait peut-être l'enraciner. Doucement il raisonna le jeune enthousiaste,

se garda, comme eût fait un malavisé, de médire de la musique, convint même que c'était un art divin, puis ajouta avec calme qu'on la pouvait aimer sans que cet amour exclût le reste. Quelle fut la réponse? Nous l'ignorons. Mais il semble qu'au bout de peu de temps, tout naturellement et sans autre objurgation paternelle, le rêve musical s'évapora.

En 1870, Paul Guiraud entra à l'École normale. De sa vie à l'École je ne dirai rien, aimant mieux le silence qu'un tableau peut-être inexact. C'est à ceux qui ont été ses compagnons, qui ont fréquenté en même temps que lui l'illustre et vieille maison, à dire ce qu'ils retrouvent à travers leurs souvenirs de jeunesse, ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont connu, ce qu'ils ont aimé. Qu'il me suffise de marquer que votre confrère trouva à l'École normale deux choses : d'abord une orientation définitive pour ses études, puis, pour ces mêmes études, un initiateur admirable. C'est alors, en effet, qu'il se tourna définitivement vers l'histoire : c'est alors aussi qu'il eut la bonne fortune de rencontrer un maître dont il s'assimila la méthode, dont il devait suivre, quoique à longue distance, les traces, dont il devait être le disciple fidèle et plus tard le biographe. Ce maître était Fustel de Coulanges.

En sortant de l'École, Paul Guiraud fut successivement professeur à Saint-Étienne et à Angoulême; puis, comme sa santé qui fut toujours délicate exigeait un climat très doux, il fut transféré à Carcassonne. C'est là qu'il fit sa thèse de doctorat : le sujet était : *La lutte entre César et le Sénat*.

Une fois docteur, M. Guiraud pouvait aspirer à l'enseignement supérieur. Il devient en 1879 maître de confé-

rences à la faculté des lettres de Douai; nous le retrouvons l'année suivante en la même qualité à Toulouse. Ce qui le réjouit surtout en cette transformation de sa carrière, c'est l'allégement des classes quotidiennes, c'est la perspective de fructueux loisirs qui lui permettront les études persévérantes, les œuvres de longue haleine. C'est à cette époque, c'est-à-dire vers 1880, que commence pour votre confrère sa vie d'écrivain, c'est-à-dire les importants travaux qui l'ont si légitimement amené parmi vous.

Je note d'abord un livre sur les *Assemblées provinciales dans l'empire romain*. De ce volume un chapitre se détache qui est relatif aux assemblées d'Arles et qui apporte une contribution notable à l'histoire de la Gaule au Ve siècle. Mais ce n'était pas à l'histoire romaine que votre confrère devait se consacrer. Déjà la Grèce l'attirait, et il rêvait d'en recomposer les institutions civiles, d'en retrouver les lois économiques. De là deux ouvrages d'importance capitale où l'historien sagace et érudit donnerait sa pleine mesure, l'un sur la *Propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine*, l'autre sur la *Main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce*.

A première vue, il faut bien le dire, ces deux volumes, surchargés de renvois, grossis de dissertations, apparaissent sous un aspect peu attrayant, et si l'on cherche une distraction ou un délassement, c'est vers un autre rayon de bibliothèque qu'on devra porter la main. Je suis d'autant plus à l'aise pour exprimer cette appréhension, que je l'ai tout d'abord ressentie. J'en ai triomphé, et bien vite la récompense est venue, tant ces volumes, d'une lecture un peu dure, sont nourris de faits, féconds

en aperçus, tant ils surexcitent la curiosité de l'esprit, tant ils nous découvrent une histoire toute nouvelle, à peu près inconnue à nos pères, et à peine ébauchée au temps de notre jeunesse !

Je cherche à résumer d'un mot l'impression qui se dégage de ces deux ouvrages. Une qualité maîtresse s'y révèle, à savoir une rigoureuse et impeccable probité scientifique, un souci exclusif de ne rien affirmer qui ne soit prouvé.

M. Guiraud néglige ou juge connus du lecteur les événements militaires ou diplomatiques. Il omet les beaux gestes, les actes héroïques, tout ce qui fait de l'histoire un cours de morale en action. Il écarte toutes les légendes, et on ne laisse pas que d'y avoir quelque regret ; car dans l'antiquité, ce qu'il y a de plus exquis, c'est précisément ce qui n'est pas vrai. C'est sous l'écorce de l'histoire extérieure que l'auteur s'attache à découvrir la vie familiale, sociale, économique. Patiemment il en recherche un à un les indices comme on recherche quelques étincelles vivaces en un amas de cendres refroidies. Sous le décor des actions d'éclat, il s'applique à reconstituer les actions ordinaires et communes de cette foule anonyme qui n'a point aspiré à la renommée ; et démocratisant l'histoire, il projette sur cette collectivité obscure les rayons de lumière qui jusqu'ici n'avaient éclairé que les grands. « J'aime mieux creuser que de m'étendre », disait Fustel de Coulanges. Paul Guiraud répète le même mot que son maître. Mais est-il bien vrai qu'en creusant beaucoup, il ne s'étende pas ? A prendre à la lettre le titre de ses livres, il n'entend étudier que la

propriété foncière et la main-d'œuvre industrielle. Qui ne devine cependant que l'organisation de la propriété et celle du travail, c'est le résumé de la vie civile et privée des peuples?

Pour dresser cet inventaire d'une époque lointaine, votre confrère a mis à contribution tout ce que le temps n'a pas détruit : textes écrits, inscriptions, monuments, traditions de toutes sortes. Dans la Grèce antique, il s'applique à retrouver la réalité vivante, comme d'autres s'étaient habitués à y contempler l'image immatérielle de la beauté. Dans les lamentations d'Andromaque à la vue du cadavre d'Hector traîné vers les vaisseaux, un mot le frappe sur le sort d'Astyanax que des étrangers dépouilleront sans doute de l'héritage paternel : aussitôt il s'abstrait de tout le reste, et dans ce simple mot il trouve un argument contre la théorie de la communauté des biens. Au dix-huitième chant de l'*Iliade*, il étudie, comme à la loupe, la description du bouclier d'Achille ; et voici que d'après les scènes que Vulcain a forgées, il recompose le labourage, la moisson, les fêtes des vendangeurs, les attitudes familières aux travailleurs, en un mot, une partie de la vie agricole aux temps primitifs. Au quatorzième chant de l'*Odyssée*, les confidences d'Eumée lui permettent de mesurer les richesses pastorales des grands, en bœufs, en chèvres, en porcs, en brebis. A l'aide de textes patiemment assemblés, il arrive à retrouver les caractères de la propriété primitive : elle est sacrée, car au centre du domaine ont été inhumés les ancêtres, et quiconque y porterait atteinte encourrait la vengeance des dieux protecteurs des tombeaux ; elle est inaliénable, car on ne peut sans sacrilège faire trafic

des morts qui sont censés maîtres encore de la terre où ils reposent; elle est familiale, en ce sens qu'elle est un bien commun pour tous les descendants de celui qui le premier a pris possession du sol. Avec le temps, les démembrements de la famille créent, d'abord sous la forme de pécules, puis sous la forme immobilière, la propriété individuelle. Cependant tous les modes de transmission de la propriété apparaissent, succession, contrat de vente, testament; tous les linéaments des institutions civiles se dessinent : contrats de toutes sortes, distinction entre propres et acquêts, servitude. Tout cela se fixe, soit dans des textes, soit dans des coutumes aussi sacrées que les écrits. — La patiente recherche de tous les textes permet à votre confrère de retrouver les règles de l'économie rurale en Grèce aux diverses époques, et il les trace comme il ferait pour la France actuelle ou pour l'un des comtés de la Grande-Bretagne. — Avec la même hardiesse prudente d'investigation, M. Guiraud scrute, à travers le temps, la vie industrielle. C'est d'abord l'époque primitive, celle où Ulysse taille de sa main son lit nuptial, où l'un des fils de Priam coupe lui-même dans la forêt le bois pour construire son char de guerre. Puis, se développent les trois grandes industries primordiales, celles de l'alimentation, du logement, du vêtement. A mesure que les besoins se diversifient et que la population s'accroît, une idée s'enracine, celle de l'échange des services et de la division du travail : « Qu'aucun ouvrier du fer, dit Platon, ne travaille le bois, qu'aucun ouvrier du bois n'ait sous ses ordres des ouvriers du fer; que chacun ne pratique qu'un seul métier où il trouve sa subsistance. » L'Attique

commerçante et industrielle se reconstitue sous nos yeux : on voit l'ouvrier libre et aussi l'ouvrier de condition servile, reconnaissable à ses cheveux rasés et à l'unique manche de sa tunique : on suit dans leurs logements les ouvriers esclaves, séparés par sexe, dit Xénophon, afin qu'ils n'aient pas d'enfants sans permission ; d'après les bas-reliefs conservés, on parvient à fixer les attitudes des ouvriers au travail, celui-ci manipulant une pièce de cuivre, celui-là, le torse et les jambes nues, attisant le feu du fourneau ou retirant le métal du foyer, cet autre mettant au four une amphore. Les documents existants ne paraissent révéler aucune loi protectrice de l'hygiène, aucun règlement limitant les heures de travail : nulle institution philanthropique, nulle idée de la mutualité ; en revanche beaucoup de jours fériés, de nombreuses associations pour le plaisir, un travail accompli en général en plein air, des chants, de petits ateliers qui favorisent l'initiative et l'indépendance individuelles. Et le tableau se complète si bien qu'Athènes peut se recomposer sous nos yeux. Ce n'est pas l'Athènes classique, guerrière, éloquente, sage à ses heures, dominée par sa colline sacrée ; c'est l'Athènes travailleuse, obscure, faite de la collectivité de ceux qui n'ont point aspiré à l'histoire ; c'est l'Athènes vulgaire et non pénétrée, l'Athènes, non des grands jours mais de tous les jours, avec ses boutiques aux abords de l'Agora, avec ses échoppes de coiffeurs toujours pleines, avec ses tanneries au quartier de Lepros, avec ses fabriques du Pirée où se forgent les armes et les boucliers.

Qu'on ne s'y trompe point pourtant. C'est par traits

épars, non par coups d'œil d'ensemble que M. Guiraud fixe le passé. Il est peu apte à voir, suivant l'expression de Taine, les choses par masses. Il calque plutôt qu'il ne peint; il reproduit plutôt qu'il ne ressuscite. Si quelque détail pittoresque ou saisissant se dégage, c'est qu'il est né des documents; quant à lui, il semble que, par une austérité peut-être excessive, il dédaigne de le mettre en relief. Il n'a pas le don de l'intuition rétrospective, ce don à la fois sublime et dangereux, qui illumine la vérité et quelquefois l'altère. Il se borne à être le serviteur des textes, mais quel serviteur judicieux et sûr! Un écueil commun à ceux qui étudient l'histoire, c'est l'abus de l'induction. D'un fait constaté on conclut à une série de faits analogues. Votre confrère s'est prémuni contre ce danger et sachant bien que ce que la littérature et l'épigraphie ont conservé est peu de chose auprès de ce que le temps a détruit, il s'est gardé d'appliquer à la Grèce ce qu'il a constaté pour Athènes, ou aux colonies du bassin de la Méditerranée ce qu'il a constaté pour la Grèce elle-même. Avec une prudence circonspecte il suit les textes pas à pas. Où ils font défaut, il s'arrête, sans essayer de combler les vides, et jamais ne sacrifie le vrai à un besoin d'harmonie factice, à une apparente clarté. Cette méthode rigoureuse ne laisse pas que de déconcerter le lecteur qui, s'étant engagé à la suite de l'auteur, se heurte tout à coup à un chemin en lacune. Mais le véritable historien est comme le vrai savant, et avec une simplicité qui est conscience autant que sagesse, il doit souvent se borner à dire : « Je ne sais pas. »

J'ajoute — et c'est là un dernier trait — que le même

scrupule qui n'a rien voulu de hasardé pour le fond, n'a rien voulu non plus de négligé pour la forme. En ces livres tout spéciaux, le style est aussi soigné que dans un livre composé pour le grand public. Partout des formules précises et nettes : une brièveté savante et jamais deux mots où il n'en faut qu'un : nulle épithète oiseuse ; nulle enlevée et même une certaine sécheresse, mais aussi nulle déclamation : une vraie clarté, c'est-à-dire celle qui se dégage des lumières acquises, non celle qui s'obtient à force d'éliminer ou d'omettre : une visible aversion de tout ce qui peut tromper ou éblouir, en sorte que l'entière probité du langage complète l'entière probité de la science elle-même.

Telle m'apparaît l'œuvre de votre confrère. Une sincérité absolue exigerait peut-être quelques réserves.

Dans la surabondance des détails, on pourrait signaler quelques minuties. Pour ne citer qu'un exemple, je relève de longs développements sur la valeur des terres dans l'ancienne Grèce. Les documents apparaissent avec des évaluations très contradictoires ; et un zèle infini se déploie pour les concilier et les rendre vraisemblables. Je me figure que le rural le plus modeste, le plus rustique, abrégérait tous ces efforts d'exégèse et, pour expliquer la divergence des textes, se contenterait de dire en simpliste qu'en Grèce comme en tout pays il y avait sans doute des terres qui, rapportant beaucoup, avaient beaucoup de valeur et d'autres qui, ne rendant presque rien, ne valaient presque rien non plus.

La louable intention de ne dire que du nouveau amène à supposer connus tous les événements de l'histoire géné-

rale. Cette supposition, si flatteuse qu'elle soit, ne laisse point que de déconcerter un peu ceux qui ont mal appris ou qui, ayant bien appris, ont oublié. Peut-être quelques rappels des événements fourniraient-ils aux hommes d'instruction ordinaire un fil conducteur utile; faute de ce fil conducteur, il est à craindre qu'ils ne se rebutent ou ne se découragent. Or quel ne serait pas le dommage si des livres excellents comme ceux dont on parle ici ne trouvaient guère que des lecteurs intéressés, c'est-à-dire les candidats à l'agrégation que le concours préoccupe, ou bien encore les érudits de profession qui souvent ne lisent de livres que pour composer d'autres livres.

Voici une dernière réserve que, bien timidement, je me permets de formuler. Du souci unique de rechercher et d'accumuler les faits, une tendance naît qui prévaut de plus en plus dans la nouvelle école historique et qui, considérant comme suspecte toute idée générale, s'attache aux documents d'une façon si exclusive qu'elle proscrit comme superflu ou peu scientifique tout enseignement qu'on en voudrait tirer. Dans les livres de votre confrère, peut-être trouverait-on quelque trace de ce dédain. Sous prétexte de philosophie de l'histoire, nos pères ont souvent asservi la vérité au parti pris ou à la passion. Négliger tout à fait les influences immatérielles, ne serait-ce point s'exposer à une autre altération du vrai; et le danger ne serait-il pas grand si, en allumant partout de petites lumières, on laissait s'éteindre ou vaciller les grands flambeaux!

Tout cela aurait besoin d'être précisé. Mais je me hâte de peur de paraître insinuer la critique là où je ne veux

mettre que le plus sincère éloge. De si méritoires travaux appelaient de hautes distinctions. La carrière de M. Guiraud se poursuivit, honorée des plus enviabiles récompenses. En 1886, il fut nommé maître de conférences à l'École normale ; en 1888, il fut chargé de cours à la Sorbonne. Deux fois le prix Bordin lui fut décerné par votre Académie. En 1904 enfin, il fut nommé titulaire de la chaire d'histoire grecque. Ai-je besoin d'ajouter qu'une estime universelle s'attachait à son nom ? Ce n'était point que votre confrère fût de ceux que domine le désir de plaire ou d'attirer. J'ai ouï dire si souvent de lui qu'il était d'abord un peu sévère que je suis bien obligé de le répéter. On assure que, dans les concours d'agrégation, les candidats le voyaient arriver sans joie et s'éloigner sans déplaisir. Comme il n'avait pas le tempérament admiratif, il ne se répandait pas en formules laudatives et où d'autres eussent dit : « C'est très bien » se contentait de dire : « Ce n'est pas mal ». Mais ceux qu'une apparence un peu rigide effrayait se sentaient rassurés par la certitude d'être jugés avec une sûre clairvoyance, une entière justice, une impeccable probité. Cet homme réservé avait d'ailleurs dans l'intimité ses heures d'épanchement. En ces heures, il se reposait dans l'amitié, se plaisait avec la plus sérieuse, la plus sincère sollicitude, à conseiller, à aider, à encourager les jeunes. Et cette bienveillance charmait d'autant plus que, ne s'éparpillant pas, elle excluait toute idée de banalité.

En 1906, M. Guiraud fut appelé parmi vous. Ce fut pour lui une grande joie, mais presque la dernière. Sa santé avait toujours exigé des ménagements, et ce sont

même ces ménagements presque continus qui expliquent le nombre assez restreint de ses productions. Il travaillait le matin, abattait, disait-il, une ou deux pages, et rarement pouvait dans le même jour renouveler l'effort. Vers la fin de 1906, des crises survinrent qui, se rapprochant, mirent bientôt ses jours en danger. Le 25 février 1907, il succomba dans l'une d'elles. Ayant toujours détesté le bruit, il voulut l'écarter de ses funérailles et proscrivit de ses obsèques tout appareil. En dépit de cette modestie, il ne put empêcher qu'un discours ne fût prononcé sur lui, ici même, dans la séance où fut annoncée sa mort. C'était le 2 mars 1907. M. Luchaire présidait, lui aussi destiné à une mort prochaine, car les deuils se sont succédé coup sur coup. Il se leva du milieu d'entre vous et parla de celui qui venait de mourir avec l'autorité du plus compétent des juges, avec l'émotion du plus fidèle des amis. Après avoir dit ce qu'il avait été, il résuma l'éloge en ces paroles : « Ce fut un savant original et qui ne produisit que des œuvres fortes. » Il me plaît de finir par ce mot qui résume bien la vie laborieuse et austère, les recherches très personnelles de M. Guiraud. Sa mort a été pour l'Université un deuil, pour la science historique une perte sensible; et vous-mêmes, vous avez accueilli de regrets universels la disparition d'un confrère à peine entrevu, mais qui eût été pour votre Académie une force, une lumière, un honneur si vous aviez eu la bonne fortune de le conserver plus longtemps.